

passages où il est question de Dieu soient supprimés. Et il va de soi que l'on y cherchera en vain les deux contes qui ont pour titre : *Le Visiteur* et *Nativité*.

Mais Dieu, étant partout, a sa place dans la capsule : voyageur clandestin.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Maurice Emmanuel. — Après une longue maladie, Maurice Emmanuel s'est éteint le 14 décembre. Jusqu'au dernier moment, la souffrance qui l'accablait ne parvint pas à l'empêcher d'accomplir sa tâche. Quelques jours avant de mourir, il dictait encore d'une voix qui n'était plus qu'un murmure les notices pour le programme de la Société des Concerts, qui parurent sous la signature si chère à tous les habitués deux jours après qu'on l'avait conduit au cimetière.

Maurice Emmanuel a fait le plus grand honneur à la musique française : il l'a servie durant une longue vie de dévouement; il l'a servie parce qu'il fut un grand artiste et parce qu'il fut un grand savant. Hélas! il fut aussi un grand méconnu. On a commencé d'être injuste envers lui quand il était encore élève au Conservatoire. On a continué en aggravant une attitude qui pouvait s'expliquer tant qu'il s'agissait d'un jeune compositeur soumettant au jugement de ses professeurs des ouvrages trop originaux pour être tout de suite appréciés, mais qui devenait simplement odieuse quand il s'est agi d'étouffer sous une indifférence de parti pris un des maîtres, reconnu tel par ses pairs, mais dont l'indépendance et la personnalité ne se pliaient pas aux règles du conformisme établi. Il faut croire que la mort même ne désarme pas la sottise : la presse quotidienne française qui est toujours prête à donner une place si large à la publication des scandales, aux portraits des malfaiteurs, aux faits et gestes des catins, n'a point accordé plus de quinze lignes à Maurice Emmanuel, alors que le *Sunday Times* lui donnait deux colonnes. Nous avons beau être habitués à ces choses, elles sont intolérables, et l'habitude que nous en avons prise nous en fait complices. Entre toutes les tristesses dont nous sommes

abreuvés, cet avilissement systématique de tout ce qui est noble, pur, désintéressé, est bien une des plus graves.

Ce silence n'eût certes point surpris Maurice Emmanuel. S'il était là, près de moi, il retiendrait ma main et l'empêcherait de laisser paraître l'indignation qui, aujourd'hui, s'ajoute à ma peine. Entre toutes les leçons que j'ai prises dans ses écrits, dans ses entretiens et dans son amitié, j'ai retenu l'exemple d'une modération qui ne s'est jamais démentie. Il savait que la justice vient toujours et que la postérité se charge de réparer les erreurs des contemporains. Ce qu'il avait vu, déjà, lui donnait une certitude : il avait fallu quarante-cinq ans pour qu'on révisât certain jugement porté sur un de ses ouvrages, qualifié de « baroque et d'inexécutable » par Léo Delibes en 1887, et que Philippe Gaubert fit applaudir par les auditeurs de la Société des Concerts — comme « nouveauté » — en 1934. Nouveauté en effet que cette *Ouverture pour un Conte gai*, et dont je disais ici même (le 1^{er} mars 1934) : « Ce que Maurice Emmanuel a écrit en 1887, il l'écrirait aujourd'hui, sans y rien changer, et l'on considérerait encore qu'il a fait une œuvre hardie et forte. Que voilà donc une musique délicieuse! Quelle jeunesse, au bout d'un demi-siècle bientôt : pas une ride, rien qui trahisse le vieillissement. » Et toute la musique de Maurice Emmanuel est ainsi. Mais si les musiciens le savent, le public ne s'en doutera qu'environ 1980 : Stendhal eut aussi ce privilège de n'être compris que par les hommes pour lesquels il écrivait et qui ne devaient venir qu'un demi-siècle après lui.

Une dignité de vie exemplaire, une simplicité et une résignation sans amertume l'ont aidé à supporter des avanies qui eussent fait d'autres, moins bien trempés, des aigris. Je relis ses lettres, et je n'y trouve pas une seule plainte, mais des phrases comme celles-ci — qui peignent l'homme : « J'ai une nouvelle symphonie à produire. Je voudrais l'entendre au moins une fois. A qui m'adresser? J'avoue que faire anti-chambre me répugne obstinément. Mon seul regret, à l'âge où je suis, est de ne pouvoir contrôler par une seule audition — je ne suis pas bien exigeant — mon *Prométhée enchaîné*, que je crois un bon ouvrage, ma nouvelle symphonie... De ne jamais entendre mes sonates et autres pièces de chambre

m'est une privation. Mais j'y suis fait. Arrivé à l'âge où on liquide, les ambitions se restreignent à ce qui serait nécessaire : pouvoir se juger en s'entendant ! Je crains bien de ne pas les voir satisfaites ; à d'autres aussi, cela est arrivé... »

Un an plus tard, comme on allait — tout arrive en effet — jouer la *Symphonie bretonne*, il terminait une lettre (dans laquelle il me contait la genèse de cet ouvrage) par cette phrase : « Tout cela qui m'amuse à vous dire n'est guère utile au public, mais vous facilitera l'audition d'un ouvrage qui file très vite et *qu'on n'entendra qu'une fois!* Encore faut-il que je bénisse le Seigneur d'entendre une fois mon ouvrage. Et je le bénis ! »

§

Maurice Emmanuel est né, à Bar-sur-Aube, le 2 mai 1862. Au Conservatoire il fut l'élève de Savard, de Dubois, de Bourgault-Ducoudray, dont il devait être le continuateur, dans la chaire d'Histoire de la Musique qu'il occupa avec tant d'éclat pendant vingt-six ans. Il entra dans la classe de composition de Léo Delibes ; et déjà ses goûts le portaient à rechercher dans la musique modale, dont le plain chant et le folklore conservent si heureusement les gammes, une rénovation de notre musique. Delibes, musicien de tradition, fut choqué, indigné même, de trouver en son élève un esprit aussi subversif. En 1890, comme Maurice Emmanuel se préparait au Concours de Rome, et comme il avait de sérieuses chances de l'emporter, Delibes se fâcha. Emmanuel n'avait-il pas eu l'audace de lui soumettre, au lieu d'une cantate de type réglementaire, une sonate pour piano et violoncelle et un quatuor où les modes populaires étaient employés ? « Mon obstination — rapporte le délinquant — à trouter bonnes ces vieilles gammes et à les croire utilisables dans l'art moderne polyphone, me valut une sévérité qui se traduisit dans mes notes d'examen et dans le refus formel de me présenter au Concours de Rome. » Chassé par Delibes, Maurice Emmanuel trouva accueil (clandestinement, car il ne fallait pas offenser Delibes) chez Guiraud, l'ancien maître de Debussy. Il y rencontra le futur auteur de *Pelléas*, retour de Rome, assista aux entretiens mémorables de celui-ci avec Guiraud,

et se lia d'amitié avec lui. Evidemment cela valait mieux qu'une récompense officielle, mais c'était quand même un « faux départ ». Bourgault-Ducoudray en amortit les effets en faisant agréer pour son successeur, et parce qu'Emmanuel « croyait aux mélodies populaires et à leur pluralité modale, aux richesses de toutes sortes que la musique moderne en peut tirer », le même homme que cette croyance avait fait chasser du Conservatoire vingt ans plus tôt..

Dans l'intervalle, Maurice Emmanuel s'était d'ailleurs fait un nom : grand helléniste, auteur de thèses de doctorat soutenues en Sorbonne sur *l'Orchestrique grecque* et sur *l'Education du danseur grec*, ses admirables travaux de musicologie comme son *Histoire de la Langue musicale* lui valaient l'admiration du monde savant accrue encore à la publication de ses livres sur Debussy et sur César Franck, en même temps que ses compositions musicales, ses *Chansons bourguignonnes*, ses *Odelettes anacréontiques*, montraient en lui un artiste raffiné. Il fut en effet tout ensemble, comme ces hommes de la Renaissance près desquels il vécut par l'esprit, comme un Léonard, par exemple, un grand savant et un grand artiste, un véritable humaniste, connaissant de son art tout ce qu'on en peut savoir, et ne croyant pas inutile d'avoir sur toutes choses humaines d'exactes lumières. Cette soif d'apprendre, ce tourment de savoir, il les garda jusqu'au dernier jour, manifestant une curiosité d'esprit qui faisait de sa conversation un délice. Mais le monde où nous vivons — par jalousie peut-être? — admet mal que la même personne puisse à la fois s'appliquer aux travaux de haute érudition et concevoir des ouvrages parfaitement originaux... Son *Prométhée enchaîné*, il n'en a jamais entendu que des fragments. Sa *Salamine* — écrite sur les *Perses d'Eschyle*, l'Opéra la donna bien en 1929, mais en juin, au moment où Paris se vide, et malgré la grandeur et le succès de l'œuvre, ne la reprit pas... Au concert, mêmes succès sans lendemain, chaque fois qu'on a donné des ouvrages de Maurice Emmanuel. Cependant, à force de répéter, de crier leur conviction, leur foi dans l'originalité et la beauté de ses ouvrages, quelques critiques se firent écouter : à chaque occasion MM. Florent Schmitt, Emile Vuillermoz, Paul Le Flem, Paul Dambly — et

beaucoup d'autres avec eux — déplorait la rareté des occasions qui lui étaient offertes de se faire entendre. Et il y a quelques mois, il me disait d'un air tout à la fois étonné et ravi, un air de gaminerie délicate : « *Pierrot* a si bien marché qu'on le redonnera ! » Il s'agissait de *Pierrot Peintre*, que venait de jouer l'Orchestre National, *Pierrot peintre* écrit en 1889 et qui déplut à Léo Delibes auquel il fut soumis en même temps que la *Sonate* pour piano et violoncelle en mode de *mi*... Quarante ans passés, *grande aevi spatium*. C'est plus qu'il n'en faut pour que tant et tant de musiques se fanent ! En quarante ans, *Pierrot peintre*, pas plus que *l'Ouverture pour un Conte gai* n'avait rien perdu de sa fraîcheur.

§

Maurice Emmanuel laisse presque terminé un grand *Poème du Rhône* que la maladie l'a empêché d'orchestrer, et un ballet plus qu'à moitié esquissé. Il parlait de ces ouvrages avec enthousiasme, car il était pareil au sage qui, comme dit Littré, « voulant faire un emploi sérieux de la vie, agit comme s'il avait à vivre longuement et se règle comme s'il lui fallait mourir prochainement ». Point ménager de son temps ni de sa peine dès qu'il s'agissait d'aider autrui, plein de bienveillance, accueillant et bon, il allait dans la vie entouré de ce cortège de sympathie et d'estime, de cette admiration et de cette gratitude qui sont la récompense des existences nobles et des consciences droites.

Et son souvenir demeure parmi nous comme un exemple.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Les vitraux de Notre-Dame. — Mémento.

Lorsqu'il fut question de remplacer par des vitraux modernes les grisailles de la nef de Notre-Dame, nous avons aussitôt applaudi à ce projet. Nos maîtres-verriers sont parmi les artistes les plus représentatifs de notre art décoratif ; il est difficile de contester que, depuis des siècles, l'art du vitrail n'avait jamais connu de semblables réussites.

La tâche était lourde. Il fallait rester dans l'atmosphère colorée des vitraux du XIII^e siècle, et assurer une harmonie